

1

Bonjour, moi, c'est Nina. Bienvenue dans ma tête et... bon voyage ! Dans trois ans, j'ai quarante ans, mais mon âge est un nombre sans importance. Contrairement à 2 (enfants), 1 (mari) et 9 (mon chiffre porte-bonheur à la roulette). Pointure de chaussures 40 depuis que j'ai 8 ans, léger handicap à la marelle, vous en conviendrez. Taille de pantalon variant du 38 au 40 selon les impondérables (périodes de stress ou saison de la raclette). Taille de tee-shirt S ou M. Le tout pour 1m68. Il me semble que l'on est bon pour ce qui est de l'enveloppe corporelle. Pour le reste, je suis une enfant dans un corps d'adulte et bon sang que je la chouchoute cette gamine. Si je devais rendre des comptes à la gosse de sept ans que j'étais, je le ferais (presque) la tête haute. Je n'ai pas trop dévié de ma trajectoire.

Et vous ?

Je tire la langue aux voitures derrière la vitre du bus. Je marche pied droit sur les couleurs foncées et pied gauche sur les claires. Un sport comme un autre. Je ne m'interdis aucun jeu de mots spontané et

aucune comparaison bancaire. Les restes de blagues de Toto de mon enfance barbent de temps en temps ma petite assemblée, mais leurs soupirs n'amointrissent pas mon plaisir. Et c'est bien le principal. Que je ris ! Première servie.

Avant d'exploiter le corps de mon mari, j'ai joué avec le mien et celui de quelques autres. Des garçons, bruns, blonds, petits, grands, mais jamais gras. Des filles, très peu. La plupart des hommes que j'ai rencontrés avant Gaël étaient des hommes-écrans ; je projetais sur eux ce que je recherchais. Je m'imaginai qu'ils réunissaient quelques qualités essentielles : l'humour, le charme, la folie douce et le maniement du subjonctif. Puis, je me lassais. La fidélité avait tendance à m'ennuyer. Quand le suivant m'offrait une plus belle image de moi-même, je partais. On ne refuse pas un cadeau. Je suis du genre bien élevé. Quant aux filles de passage, j'ai découvert mon corps à travers le leur. Je caressais mes seins, explorais mes sous-pentes. Spéléologue d'autrui enquêtant sur mon propre mystère. Si l'on oublie quelques morsures indécrites, deux ou trois gentlemen aspirateurs et un petit nombre de câlins si rapides que la fin en avait évincé le début, ces explorations corporelles n'ont pas été désagréables. Un jeu jamais vraiment dangereux et souvent instructif. Je prône l'apprentissage par le ludique. Et puis (attention, c'est le moment cul-cul de l'histoire), il y a eu le bon. The good one ! Le mec des comédies de Noël. Celui qui pose délicatement son manteau sur vos épaules frêles en souriant et en oubliant le froid. Je l'ai compris quand j'ai réalisé que je ne projetais rien sur lui, trop occupée que j'étais à le

découvrir. Plus les jours passaient et plus je cochais des cases imaginaires. J'avais trouvé l'humour, le charme mystérieux, le corps attirant et rassurant. Le corps... Et je ne m'en lasse toujours pas. C'est dire. Au point de devenir fidèle. Et pas juste parce que je suis débordée. Être fidèle quand on est débordée c'est comme être fidèle quand on est moche. Ça a moins de valeur. Mais on l'est quand même. Je consacre 43 % de mon énergie quotidienne à mon couple, le reste allant à mon job, au ménage, aux amis, à mes passions et aux enfants. J'estime que Gaël n'a pas à se plaindre de ce pourcentage, non ?

Voilà, moi c'est Nina.

Un mari/deux enfants/un chat/un travail/une maison.
Épanoui/en vie/pareil/exaltant/propres.

Sur le papier, j'ai l'air d'une femme exemplaire, non ? Celle que tout le monde voudrait être, ou presque. Je vous laisse m'imaginer comme ça, pour le côté rassurant, mais n'oubliez jamais qu'il y a toujours des éclats sur la peinture. Il s'agit juste de bien observer.

2

Un dimanche matin lambda (j'aime ce mot, tout comme rondouillard, dodu, et cucurucho* cornet en espagnol), un dimanche matin lambda donc, alors que je me regarde dans le miroir de notre salle de bains, je constate que le tableau n'est pas très réjouissant. Moi qui me moque de mes copines qui se plaignent de leur peau moins élastique, de leurs infimes ridules, de leurs cuisses de plus en plus molles, je réalise avec stupeur (mais sans aucun tremblement) que l'élasthane de mon corps se fait la malle. Sans parler des cernes verdâtres qui soulignent mes yeux bleus. Les enfants, ça. Quant à mes joues, elles semblent déjà vouloir taper la causette avec mon cou, comme le font celles de mamie Madeline, ou presque. J'en suis à être tentée d'exagérer quand le petit se met à pleurer. En sécurité dans son lit, certes, mais en attente de réconfort maternel et surtout de son p'tit déj. Autant Andrea est relativement bonne pâte, mais quand il a faim...

—Bonjour mon chat, ça va mon poisson rouge ?

Non, je ne cherche pas à le rendre bipolaire, ça sort juste tout seul, comme ça. Je constate, dépitée, qu'il a encore gonflé pendant la nuit. Sa tête n'est qu'une gigantesque boursoufflure. J'hésite à en rire (en vrai, je ris un peu) mais son cou aussi est énorme. Un bel œdème de Quincke n'est pas au programme de mon dimanche, qui devait être... lambda ! Une matinée avec les enfants, le retour du père et une visite à Mamie. Rien d'angoissant, normalement. Je réveille la grande, habille les deux en quatrième vitesse, ouvre mon armoire à pharmacie, en décroche le fond délicatement mais tout de même rapidement, prends trois gouttes de mon remède, soupire un coup et remets le tout bien en place avant de filer aux urgences. Seule, car Gaël est à une séance couleurs (je vous parlerai de ça plus tard, soyons raisonnables, le petit est mal en point tout de même). Si les urgences tamponnaient une carte de fidélité, j'aurais déjà gagné un stéthoscope. Ce qui me ferait un cadeau de Noël d'avance pour Rebecca, mon aînée, ravie de l'escapade. Elle remercie même son frère qui ne comprend pas trop ce qu'il a fait de si « cool ». Rebecca veut être médecin, « mais pas généraliste parce que c'est barbant ». L'enfant dans le texte. Elle envisage de devenir pédiatre urgentiste. Donc, pour elle, chaque excursion de ce genre est comme une après-midi chez Disney. Sept ans, presque huit. Précoce. On n'est pas sortis de l'auberge. À l'hôpital, Andrea ne nous aide pas à gagner du temps sur le programme. Il est toujours aussi bouffi, et au lieu de jouer à l'agonisant pour passer en priorité, il retourne la salle d'attente. Il vient d'emboîter toutes les chaises pour enfants pour construire un train géant en criant

Tchou-Tchou. Ça fait un drôle d'effet. On dirait un des acteurs du Pari qui devient déménageur. Je fais comme si je ne le voyais pas, mais Rebecca ne cesse de me tirer la manche.

—Maman, Andrea il a viré deux gosses pour récupérer leur chaise et agrandir son train.

Je quitte des yeux mon téléphone. Gaël ne répond pas et ça a le don de m'exaspérer. Je regarde l'heure, je sens l'angoisse monter puis, comme par miracle, redescendre d'un palier. *Bon dosage*, je pense. Mais l'heure tourne et je veux aller rendre visite à Mamie comme prévu. Ma soupape. Mon temps de famille, deux à trois dimanches par mois. Un instant de repos, on parle de tout et de rien et elle me ramène en enfance. Je ne sais pas comment elle fait pour avoir toujours un souvenir en stock. Je me dis que Rebecca doit avoir raison pour les minots malades virés de leur siège puisque plusieurs parents me regardent de travers. Ne pas leur tirer la langue. À faire dans le bus. Parce qu'il est en mouvement. Courageuse, mais pas téméraire ! Et puis, je me dois de garder une certaine contenance face à mes rejetons. Jouer à l'adulte, au moins dans ce genre de situation. Andrea continue à brailler « Tchou Tchou » et ça ne l'aide même pas à dégonfler. On finit par passer. Antibios.

—Il réagit de façon atypique à un virus indéterminé.

Encore un cadeau de l'école. Foutu bain de bactéries ! Parfois, submergée de tendresse, j'ai envie de le garder avec moi à la maison. Mon bébé. Mon tout petit. Veiller sur lui et le protéger des maladies vilaines qui veulent le coloniser, des gastros qui ensuite nous enva-

hissent et des gamins qui le tapent. Puis je me rappelle que travailler à la maison avec un enfant est impossible. Alors je le soigne, je passe mon dimanche matin aux urgences et j'envisage de l'inscrire à un cours de self-défense, mais y'en a pas pour les 3-5 ans. Oui, j'ai cherché. Il se met à crier, il ne veut pas repartir. Je m'entends lui promettre qu'on achètera dix chaises pour enfants pour faire un train à la maison. Je sens le regard désapprouvateur des parents de la salle d'attente, qui me détestaient déjà, quand Gaël daigne appeler.

— C'est trop tard, je me suis débrouillée, merci !

— Bonjour mon amour.

Ou l'art de désamorcer les bombes. Gaël aurait pu être démineur. Gaël aurait pu faire tous les métiers de toute façon. Oui, cette phrase dégouline d'admiration, et ?

— Andrea a une infection indéterminée, je sors des urgences, antibiotos. Tu verrais sa tête, il est sacrément gonflé.

— Comme la dernière fois ?

— Pire.

— Tu m'enverrais une petite photo ?

Je raccroche. Pas le temps. Je dois rentrer nourrir tout le monde. Avant de démarrer la voiture, un SMS de Gaël me tranquillise immédiatement. Il sera là à temps.

— Bah, les enfants ne sont pas déjà à la sieste ? demande-t-il en arrivant, légèrement déçu.

J'ai comme une envie de lui faire visiter les urgences pour adultes. Mais la violence ne résout rien. Le yoga non plus. Je ne réponds pas, préférable, et je file à la

douche. L'eau chaude me gifle agréablement, éliminant par sa vapeur les effluves d'hôpital. Je hais ce fumet. Je n'aurais jamais pu être médecin. Mais pas que pour ça. D'abord, par manque avéré de compétences, pour l'odeur donc, et aussi parce que je supporte difficilement le visage des gens tristes. Cet air affligé qui déforme leurs traits. J'ai toujours trouvé ça effrayant ! Peu de gens savent souffrir ou pleurer sans virer à l'immondice. Je choisis d'ailleurs mes amies selon ce critère, entre autres. Toutes mes amies sont belles quand elles sont bouleversées. Poétiques même. Béatrice, tu sais, en lisant ces lignes, pourquoi je ne t'ai jamais rappelée. Comme tout le monde, j'ai mes limites.

— Tu as bien frotté ?

Il me dit toujours la même chose. Ses phrases inutiles et répétitives jalonnent ma vie. Je déambule entre elles au quotidien. Et j'aime ça.

— Oui, mon amour. Ça va les enfants ?

— Ils dorment, je crois. Tu peux filer.

Quand je monte dans la voiture, j'exulte. Non, je n'exagère pas, jamais. La résidence pour séniors de ma grand-mère se trouve à exactement huit kilomètres de chez moi. Quand elle a choisi d'y vivre, j'ai trouvé ça parfait. C'est vrai, on allait bien s'occuper d'elle, elle allait pouvoir profiter d'un jardin plus grand que le sien et elle était à une distance raisonnable en footing de chez moi. J'y vais toujours en voiture, mais, si je veux, je peux y aller en courant, et ça, ça fait toute la différence. Madeline insiste bien sur le terme résidence pour séniors. Pas question de lui parler d'EHPAD, déjà parce que ce n'est pas un mot et ensuite parce qu'elle

précise volontiers qu'elle est en appartement indépendant avec option soins et repas.

—Mamie, dis-je en frappant doucement à la porte entrouverte.

Elle regarde dehors. Je vérifie, je suis en avance. Je recule et tente une entrée quelques secondes plus tard.

—Bonjour Mamie.

Elle me lance son éternel regard noir. À chacune de mes visites, c'est la même chose. Elle déteste qu'on l'appelle Mamie. Et la faire enrager m'amuse. Ça la maintient d'attaque ! Même si, dans le fond, je crois qu'elle nous enterrera tous. Enfin, j'espère pas Rebecca et Andrea... et moi non plus, cela dit. Sauf si on a un accident de voiture...

—Nina ? m'interrompt-elle.

—Oui, pardon, j'étais partie loin dans mes pensées, très loin. Dis, tu as déjà eu un accident de voiture ?

—Une fois, tu connais ton grand-père...

—Et sa passion pour les slaloms...

—Il avait à peine frotté la carrosserie contre une borne incendie mais j'en ai entendu parler... tu n'imagines pas.

Le moment « faisons revivre Papi » est celui que je préfère quand je vais visiter ma grand-mère (j'adore cette expression, j'ai l'impression d'être une touriste quand je l'emploie...).

—On se plonge dans quel souvenir aujourd'hui ?

—J'ai fait ma petite sélection...

Elle se lève pour aller chercher son carnet sur son guéridon ancien. Avant, il trônait dans l'entrée. Du temps où elle avait une vraie maison. Pas un appar-

tement de standing (comme l'énonce la brochure), qui n'offre rien du charme de leur maison de ville sur trois étages, grenier à surprises compris. Je me demande ce que ce meuble biseauté a bien pu voir.

— Il vient d'où ton guéridon, Maddie ?

— D'un acacia.

Et elle rit. Ses épaules de plus en plus apparentes montent et descendent au rythme de son ricanement aigu.

— De chez ma mère, répond-elle.

— Il en a des trucs à raconter, je marmonne.

Ma grand-mère ne relève pas. Étrange. Elle semble préoccupée. Viendra bien le moment où elle m'en parlera. Je suis la seule à qui elle se confie. Ça a toujours été. Même gamine elle me parlait beaucoup. Édulcorait peut-être quelques pans de son quotidien. Quoique. Quelque chose en moi me laisse penser, par bribes de souvenirs qui remontent et me confortent dans mon idée, que j'ai construit mon identité de femme, du moins une partie, sur les libertés prises par ma grand-mère. On a de la normalité l'image que nous offrent nos parents et, par extension, nos grands-parents. Et, très tôt, il arrive que l'on se choisisse une figure emblématique. Pour moi, ça a été Madeline, comme une évidence. Et ça continue à l'être. Quand je ne comprends plus Gaël, ou que je n'arrive pas à cerner mes sentiments, en plein cœur d'une dispute par exemple, c'est Maddie qui me dit si je suis dans mon bon droit. C'est son expression. Ah la, non, ma chérie, ton mari est dans son bon droit, tu files et tu t'excuses.

— Bon, commençons, tu veux bien ? reprend-elle.

—Un peu, mon neveu !

—Peux-tu cesser de parler comme les autres pensionnaires ? Sinon pas la peine que je fasse venir de la jeunesse dans ma chambre.

—Tu ne me fais pas venir, JE viens ! osé-je protester.

—Tu viens parce que tu m'aimes mon hibou, chantonne-t-elle en me décoiffant.

Rien ne change. Entre nous, du moins. Ça bloque un peu la temporalité. Cette relation qui ne se modifie pas quand tout tourne autour de nous à une vitesse dingue. Quand je sens l'odeur de ma grand-mère et que je ferme les yeux, j'ai six ou sept ans, une robe trop longue (merci Maman), des souliers vernis de communiant, un collant troué et la main dans celle de Maddie. On marche vers chez le boucher, « pour mon petit plaisir haché » comme elle disait toujours. À la maison, enfin chez eux, papi André épluche les pommes de terre et branche la friteuse, bien loin du rebord, « loin de ma blondinette en sucre ». Salomon, mon frère, est dans le grenier, en train de décortiquer les exemplaires de Géo qu'il a déjà lus mille fois. Il en sortira un découpage grandiose salué par Maddie entre deux coups de fouet dans le saladier à crêpes, utilisé à cet effet seulement, mon préféré. Quand je sens l'odeur de ma grand-mère, le monde ne tourne plus, je n'ai pas accouché deux fois, je n'ai pas décidé de me préoccuper plus de deux petits êtres que de moi-même pour les soixante années à venir. Je suis une enfant, encore saine, mon grand-père n'a pas perdu la boule avant de mourir ridiculement et mon frère n'est pas à l'autre bout du monde avec mes parents. Quand je ferme les

yeux, ils sont au travail et s'apprêtent à rentrer, à nous récupérer et à réchauffer des raviolis en boîte. J'ai extrêmement honte de l'avouer mais, par moments, les raviolis en boîte me manquent.

— Tu as raison Maddie et... je t'aime.

— Non. Ne fais pas ça, répond-elle.

— Quoi ?

— Tes mots là...

— Mais, c'est toi aussi...

— Tssss tsss tsss, m'interrompt-elle de sa main bleutée.

Je me renfrogne un peu. C'est vrai, elle exècre les déclarations, elle répète que je peux me les garder pour mon discours d'enterrement, que je dois en garder, que j'ai tendance à tout déballer et, qu'un jour, je serai à court de mots doux, qu'il ne me restera que les râpeux. Mais c'est elle qui a commencé, nananère ! Mince, même Rebecca ne réfléchirait pas comme ça. Je crois que j'ai éternellement les huit ans qu'elle n'aura jamais vraiment. Elle a pensé en adulte dès qu'elle a entamé une réflexion. Comme si elle était faite de strates qui n'étaient pas encore tout à fait siennes. Comme si, en elle, les choses allaient trop vite. De temps à autre, elle me trouve trop immature, pire que les gamines de son école. Ces jours-là, je retire ma robe de chambre wonder woman et j'arrête de courir dans le couloir en rigolant.

— Nina, intervient Madeline, je vais t'en coller des mots tendres, mais n'y reviens pas, d'accord ?

— D'accord.

Elle m'observe, debout. Madeline ne s'assied que quand c'est indispensable. Elle répète que « s'asseoir, c'est mourir un peu ». Depuis qu'elle est vieille, elle

développe des tas de théories. Et comme ça fait des années qu'elle est vieille, elle les collectionne !

—Tu es... ma préférée, poursuit-elle.

—Mamie !

De nouveau, le regard noir.

—Si tu m'interromps encore, me menace-t-elle de son doigt anguleux...

Je retiens un « je vais voir ma gueule à la récré ? ». Elle semble avoir quelque chose à me dire, pour de vrai, pas juste qu'elle me préfère à mon frère, ce que je comprends, il vient la voir pour le chèque de Noël seulement et encore, une fois de temps en temps. C'est que c'est pas tout près l'Argentine.

—Sorry, dis-je.

—Et arrête de parler anglais, de suite ! Sinon...

Je reste assise, dans l'attente de sa menace. Elle fait quelques pas vers sa kitchenette, ouvre un tiroir et en sort un couteau, puis s'approche de moi à pas feutrés.

—Tu comptes vraiment me découper avec un couteau à beurre ?

Depuis l'appartement du dessous, on entend des coups de balai. On baisse le volume sonore de notre fou rire qui aurait pu durer toute la vie, enfin toute sa vie plutôt. Maddie se met à tousser puis reprend son souffle.

—Ma chérie, tu ne me rends pas la tâche aisée. Aujourd'hui, finalement, pas de grande plongée dans un souvenir avec Papi.

Elle arrache une feuille de son carnet, à peine tremblotante. J'attends la suite. Je n'ose pas l'interrompre. Très peu envie de me faire scalper au couteau à beurre !

—Mais plutôt un cadeau, pour toi, reprend-elle.

Et elle me tend la page arrachée. Dessus, je peux lire :

*Instructions pour une Chasse au Trésor option
secret de famille.*

—Mais qu'est-ce que c'est que ça, Maddie ?

Elle n'a pas le temps de répondre que l'infirmière vient déposer le plateau du goûter. Madeline s'allonge alors dans son lit, joue la petite vieille épuisée et m'intime de partir d'une voix chevrotante. Je suis poussée dehors par les regards insistants de la jeune infirmière qui veille au bon repos des pensionnaires. Sûre que ma grand-mère avait prémédité l'arrivée de la collation. Sûre qu'elle est déjà sortie de son lit et qu'elle se marre !

Une chasse au trésor. Mais j'ai trente-sept ans Maddie ! J'ai passé l'âge !

Ou pas.